

donnés. Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur parlant de l'hôpital que cet apôtre des noirs a fondé à Agoné. Là il a vu d'horribles souffrances, des misères sans nom. Bien des fois, de ses mains consacrées, il a pansé les chairs pantelantes de pauvres malheureux arrachés à la gueule des caïmans, car, au Dahomey, quand un esclave ne peut plus travailler, souvent son maître le fait transporter sur l'autre côté du fleuve et, abandonné de tous, l'infortuné n'a plus à attendre qu'une mort affreuse.

“ Ah, dit le P. Lissner, que ne puis-je vous faire un tableau fidèle des scènes d'horreur dont j'ai été cent fois témoin, scènes déchirantes qui ne cesseront de déshonorer l'humanité que lorsque le christianisme et, avec lui, la vraie civilisation règneront sur ces peuples encore assis à l'ombre de la mort. ”

Au Dahomey, la charité est partout profondément inconnue. L'esclave malade qu'on garde dans la case est relégué dans le compartiment le plus reculé. C'est un misérable réduit sans air, sans lumière, où l'on n'arrive qu'en rampant.

Un enfant léger, oublieux, est chargé de porter au malade sa nourriture—un peu de farine de manioc délayée dans de l'eau froide. Il dépose la calebasse à terre, à côté du malade et s'en retourne à ses jeux. Personne ne songe à se demander si le moribond peut encore soulever la calebasse et la porter à ses lèvres.

Quand le pauvre délaissé n'a plus la force de se traîner hors de sa hutte, son lit devient un cloaque infecté où il demeure comme enseveli.

Couvert de plaies, en proie à des douleurs aiguës, le moribond pousse parfois des cris, mais personne ne s'en émeut. S'il meurt d'inanition, faute de pouvoir porter la nourriture à ses lèvres, l'on se félicitera d'être débarrassé de lui.

L'esclave mourant n'a qu'un ami, c'est le missionnaire qui a quitté, pour le sauver, sa famille et sa patrie. Heureux l'esclave qui a appris à le connaître et qui trouve un messager pour l'avertir de son état.